

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 2

Artikel: Notes d'un Vaudois au pays basque
Autor: Fridolin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Notes d'un Vaudois

au pays basque

Il va faire nuit. L'express Paris-Côte-d'Argent s'enfuit en toute hâte vers la frontière espagnole. Pendant les dernières heures du parcours dans les Landes, l'immense plaine s'étend à perte de vue, recouverte d'un épais tapis de fougères et d'ajoncs. De loin en loin, des touffes de bruyère jettent leurs gracieuses flammèches roses, mettant une note gaie dans un paysage dont la monotonie incite à la somnolence.

De vieux chênes, sombres et hirsutes, alternent dans le lointain avec des châtaigniers en pleine floraison dominés par la haute stature élégante des pins maritimes, qui se découpe en écran sur le ciel noir. Recueillie dans de petits godets, leur sève fournit la précieuse essence de térébenthine.

Parfois, une tache claire apparaît, révélant la présence de quelque habitation qui semble s'être égarée dans ce dédale de verdure.

Tout à coup, l'image de la mer, toujours si impatiemment attendue, se découvre dans toute sa sérénité. La lune a percé les nuages gris et se complait à refléter son visage dans les flots, telle une jolie femme aimant à se regarder dans son miroir.

Interrompant un instant sa course effrénée, le rapide vient de nous déposer, dans la nuit, au bord de la baie où l'antique bourgade va s'endormir. Ses toits se profilent à l'horizon, semblables à quelque dentelle ancienne, sombre et fine. Son petit port abrite toute une flottille d'embarcations de pêche, l'occupation principale des habitants avec, dit-on, le jeu de la pelote basque et... la contrebande.

L'une après l'autre, les petites lumières

vacillantes se sont éteintes sans bruit et seuls les feux du phare trouent la nuit, veillant sur les bateaux auxquels la clarté blafarde de la lune donne quelque relief. Leurs mâts dodelinent au gré de la brise, attendant la pointe du jour pour repartir au travail sur le vaste Océan.

* * *

Une promenade sur le quai solitaire nous fait vite oublier les courbatures causées par de longues heures passées en chemin de fer et la nuit est si belle que malgré l'heure tardive, nous n'avons aucune hâte à aller rejoindre le sympathique petit hôtel qui, enfoui sous les tamaris, nous attend à deux pas de la plage.

La chanson éternelle des vagues auxquelles la marée tresse des franges d'argent, nous accompagne dans notre brève randonnée nocturne, rompant très doucement et à intervalles réguliers le silence de la nuit étoilée.

* * *

Toc, toc, toc ! Porté par le vent, le bruit d'un maillet frappant le bois à coups redoublés, vient brusquement nous réveiller au petit matin. Devant nous la mer, d'abord d'un bleu intense, se perd à l'horizon dans une gamme infinie de teintes vertes, roses et lilas. Déjà l'ardeur des rayons du soleil pénètre dans le sable roux et lui communique sa douce et bienfaisante chaleur.

Toc, toc, toc ! L'auteur de tout ce tintamarre est le bonhomme qui loue des cabines. Il plante dans le sol mouvant les piquets où seront solidement amarrés les cordages retenant toits et parois de toile

de son village en miniature. Dans un instant, baigneurs et baigneuses afflueront, pressés de venir s'y installer le plus commodément possible. Ils arriveront en trombe et se disputeront la possession temporaire de ces abris éphémères, si appréciés pendant la belle saison. Il faut se hâter d'en terminer le montage sur l'emplacement judicieusement choisi, car les clients sont avides de pouvoir bientôt s'étendre de tout leur long sur le sable chaud pour s'y bronzer aux caresses prolongées d'un soleil généreux.

Tout à coup, comme sous l'effet de quelque invisible baguette magique, ces fragiles maisonnettes ont surgi du sol par centaines, tels des champignons après une tiède pluie d'été. La plage prend alors l'aspect d'un vaste campement de nomades, où toute une population aquatique et bigarrée fourmille dans un va-et-vient continu, sans cesse stimulé par les arrivées de nombreux nouveau-venus.

Partout où le sport règne en maître, ce sont habituellement les jeunes qui forment le plus grand contingent d'adeptes. Il en est accouru de toutes les provinces de France, de Navarre et d'ailleurs, souvent même de pays fort lointains ; mais cela n'empêche pas que l'on y rencontre toutes les classes d'âge.

Voici une respectable aïeule, guidant avec amour les timides premiers pas d'un bambin, puis la jeune bachelière toute fière de ses succès récents, l'éclaireuse délurée dont la troupe campe au pied de la colline, flirtant avec le jeune homme « très bien ».

Il y a aussi le classique potache, dont la musculature suscite des commentaires divers et pas toujours flatteurs. Parmi les gens à sens rassis, il convient de citer les papas, les mamans, les tantines et les tontons, sans oublier cette bonne âme de « cousine à la mode de Bretagne » qui est un vrai bienfait de la Providence comme le disait si bien une jeune maman fort élégante : Voyez comment, par-dessus les

verres fumés de ses lunettes, la bonne « cousine » surveille discrètement les faits et gestes de tout un gentil petit monde gazouillant, de garçonnets et fillettes fort occupés à terminer à grands coups de pelles et de rateaux de bois, la construction d'un superbe château de sable, ayant donjon et fossés.

Un monsieur grisonnant se confectionne un couvre-chef de son journal. Ce passe-temps ne semble guère passionnant à sa grosse compagne, qui dévore un roman policier. Deux adolescents discutent, gesticulant, la politique du gouvernement avec laquelle ils ne sont assurément pas d'accord. Plus loin, un bébé sur ses genoux, une toute jeune femme aux doigts diligents, fait courir de longues aiguilles de bois clair dans des entrelacs de laine rose. Ah ! les heureux mortels, dont les soucis et tracasseries journaliers ont été relégués bien loin pour faire place à la plus complète joie de vivre ! Et l'on batifole en se remplissant les poumons de l'air salubre et vivifiant de la mer.

* * *

Les costumes les plus variés, les accoutrements les plus bizarres, parfois aussi fort sommaires — pour autant que la décence la plus élémentaire soit respectée — s'entrecroisent comme dans des figures de contre-danses. Tant de mouvement, de bruit et de couleurs vous donnent l'impression d'assister à la présentation d'un film charmant.

L'irrésistible attrait de l'Océan ne doit toutefois jamais exclure la prudence, car malheur à qui irait, à marée montante, s'aventurer trop au large...

De curieux petits bateaux, les pédalos, mûs par la pression des pieds et dont les coques jumelées maintiennent la stabilité et donnent une impression de sécurité, longent le bord de la mer bleue. Jeunes gens et jeunes filles s'ingénient à organiser des concours de vitesse. Ils s'interpellent à qui mieux mieux, pendant que nageurs

et baigneurs restés à terre les encouragent de leurs vociférations ou supputent leurs chances. D'autres échangent leurs impressions, relèvent les faits saillants de la saison ou s'occupent quelque peu malicieusement de leurs voisins car, est-il besoin de l'ajouter, ici comme ailleurs, les potins vont bon train, et tout cela contribue agréablement à faire passer le temps.

Tant qu'il y a du soleil, la plage ne cesse de retentir des clameurs de ses hôtes, dont bon nombre ont passé de longs mois dans des locaux exigus ou mal aérés des grandes cités ; aussi est-on heureux de pouvoir folâtrer à sa guise sur la plage accueillante, où il fait si bon flâner.

Sans prendre garde à tout ce brouhaha, les marchands de journaux passent et repassent, vantant leur canard, dont c'est indubitablement une édition spéciale.

L'homme aux cacahuètes, glaces portatives et sucreries de tous parfums et nuances, passe à son tour, puis un camelot apparaît, vous offrant des balles à jouer aux couleurs de l'arc-en-ciel, de minuscules voiliers et des tourniquets en papier. Un autre le suit, présentant une foule de nouveautés en jouets mécaniques : souris, lapins ou autos, décrivant de petits cercles sur un plan de carton.

A en juger d'après le bagout et la mine de ces commerçants, leurs affaires marchent sans doute à souhait et c'est là un bon point à l'actif de la lutte contre le chômage.

Un professeur de culture physique s'applique à entraîner, aux accents enroués d'un disque fatigué, des athlètes en herbe. Ceux-ci se livrent à toutes sortes d'exercices, tels que marches, flexions, plongeurs et cabrioles, suscitant l'hilarité générale.

Autour d'eux, des badauds — et peut-être aussi des parents — ont formé un cercle, applaudissant aux prouesses des plus adroits.

* * *

Lorsque la vie bat son plein sur la plage, les rues de la vieille cité restent quasiment

désertes et on n'y rencontre que des gens obligés d'y rester pour leurs affaires. Un artisan en profite pour faire un brin de causette avec sa voisine, jolie basquaise aux yeux de velours, évidemment. Un garçon livreur, en retard, passe en coup de vent ; et le petit facteur en kaki, courbé sur son vélo, s'en va distribuer son courrier.

Dans cet heureux pays, les hôtels et pensions n'attendent leur clientèle guère avant huit heures pour le repas substantiel du soir. Aussi, après avoir abondamment « fait trempette » et s'être séché l'épiderme au soleil, a-t-on le temps de faire un petit tour de ville. Alors, avant d'aller retrouver ses voisins de table, l'on aime à s'arrêter devant les vitrines des boutiques bien achalandées, dont les étalages vous invitent à pénétrer à l'intérieur, où l'on vous accueillera avec cette politesse qui est l'apanage des gens bien élevés, à la Côte basque comme ailleurs.

Lentement, le globe de feu descend à l'horizon dans la féerie de pourpre et d'or d'un ciel embrasé ; bientôt il aura disparu dans l'infini de la mer. Quittant la plage, les premiers essaims de baigneuses en pantalon et de baigneurs en short, ceux-ci souvent coiffés du traditionnel béret et chaussés d'espadrilles multicolores fabriquées dans les échoppes des sandaliers de la place, convergent en se dandinant vers le centre de la cité. C'est là, au milieu du quartier des affaires, que s'élève la vénérable église où eut lieu, il y a plus de deux siècles, le mariage du Roi Soleil avec une Infante d'Espagne, événement dont on parle encore dans le pays.

Dès le coucher du soleil, la pittoresque bourgade renaît à la vie. Rues et ruelles retrouvent toute leur animation. Tandis que Madame s'affaire à ses emplettes ou s'en va à la recherche de « véritables occasions », Monsieur déguste quelque apéritif de choix avec ses amis. Bon nombre d'estivants aiment à assister au retour des bateaux de pêche, ce qui est un des attraits

de la saison et ne manque pas d'intéresser jeunes et vieux.

* * *

Déjà, la première étoile scintille au ciel diaphane du crépuscule. Puis, peu à peu, les lumières s'allument, égayant le paysage.

Descendant du clocher, le son grave de l'horloge rappelle aux retardataires qu'il est temps de songer à aller retrouver sa place auprès des siens ou de ses voisins de table. Sur les terrasses fleuries des restaurants, serveurs et serveuses s'empres- sent autour des petites tables artistement décorées qui vous invitent à faire honneur à cette savoureuse cuisine basque, rehaus- sée des merveilleux appoints d'une mer généreuse.

A coups de fronde

Le comble...

Pour un bossu, c'est de forcer l'estime par sa parfaite droiture.

Pour un monsieur à qui l'on offre plu- sieurs chaises, c'est de ne plus savoir où donner de la tête.

Pour un homme prudent, c'est d'écrire tellement serré qu'on ne puisse plus lire entre les lignes.

Pour un fonctionnaire judiciaire de ca- ractère entier, c'est d'être à la fois juge et partie.

Pour un jeune homme carré d'épaules, c'est de se montrer rond en affaire.

Pour un gaillard rusé, c'est de profiter du moment où il a la gorge serrée par une émotion pour passer un faux col très étroit.

Pour Victor Hugo, c'eût été d'avoir le ver solitaire.

Pour un gardien de jardin zoologique, c'est de baigner ses otaries dans de l'eau courante.

Pour une municipalité soucieuse de sa réputation, c'est de faire repriser l'écorce

A la nuit tombante, une voix au timbre chaud, s'accompagnant du rythme scandé de la guitare, égrène lentement une an- tique mélodie : sans doute quelque ber- ceuse composée par un barde obscur du temps jadis, pieusement transmise de père en fils à travers les âges. Les paroles sont d'un langage dont l'origine se perd dans la nuit des temps, familier aux seuls gens du pays.

Cette mélodie s'envole dans la brise, du soir et s'en va se perdre du côté des Pyr- nées toutes proches dont les lourdes pa- rois, sombres en cet instant, séparent l'Es- pagne farouche de la douce terre de France.

St-Jean-de-Luz. août 1948. *Fridolin.*

des platanes dans les promenades pu- bliques.

Pour un citadin naïf, c'est de croire qu'on place par-ci par-là des poteaux télé- phoniques pour encourager la croissance des sapins.

Enfin, le comble pour le soussigné, c'est d'habiter dans les combles et d'en faire en sachant que la mesure est comble.

J. P.

A nos correspondants

Pour faciliter l'acheminement de la correspondance concernant LA REDAC- TION, nos correspondants et amis sont priés d'envoyer à l'avenir tout ce qui la concerne à l'adresse suivante

R. MOLLES,
Marterey 9
LAUSANNE

Nous profitons de cette occasion pour leur présenter nos compliments et pour leur rappeler que les *délais mensuels pour l'envoi des articles à paraître sont fixés au 25 de chaque mois.*

LA REDACTION.